

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 13

Artikel: De saison
Autor: Monnet, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203238>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de dzein que l'avant dâi tsapî nâ, dâi du, asse grand que clique ào menistre.

— Eh bin ! lâi a rein à dere, que fâ Canet à n'ôn râclia-tserrâre que l'îre appouyî dessu son mandzo de piéce, po on bi l'einterrâ, lè on bi l'einterrâ. Cò è-te qu'è mor ?

— Ferschou nute, so lâi repond lo pionnier.
— Mâ, quaisi-vo ! fa adan Canet, l'è cli monsu Ferschou nute qu'è mor. Eh bin ! çein m'èbahie pas trào, mè desè justameint qu'ôn hommo asse aisi et qu'avâi ti lè bounheu faillâi que s'at-teindisse à oquie. Cli pouro monsu Ferschou nute !
MARC à LOUIS.

Les lapins. — M. le pasteur, à un garçonnet qui arrive à la cure pour une commission quelconque :

— Bonjour, mon petit François, je gage que tu m'apportes les deux lapins dont ton excellent père a bien voulu me faire présent, l'autre jour.

— Oh ! non, monsieur le ministre, ils ne sont plus malades.

Pour les victimes de Courrières.

La société l'*Orphéon* organise pour jeudi 5 avril, au Kursaal, une grande soirée dont le profit sera exclusivement offert aux victimes de Courrières. Cette généreuse initiative mérite d'être appuyée par le public et il n'est pas à douter qu'il y aura, ce soir-là, une salle comble au Kursaal.

Dè saison.

La rencontre, hier, d'un monsieur qui se lamentait sur son nez-gouttière, sur ses yeux rougis, sur son front battu par un violent coryza, nous a remis en mémoire les lignes suivantes, écrites jadis par Louis Monnet.

— Att... schoum... tsch !... tsch !... Allons, bon, mè voilà pincé !...

Y a-t-il rien de plus désagréable que ce diable de rhume de cerveau qui vous tombe sur le nez sans crier gare !

Et voilà que ça mouche, que ça picote, que ça larvoie, que la tête est lourde à refuser tout service.

A... a... bschoum !... tsch !... tsch !... Excusez. C'est un vrai charme !

— Avez-vous essayé la poudre à priser contre le rhume de cerveau ?

— Non, c'est inutile ; rien n'y fait. J'en ai pour deux ou trois jours ; je connais ça... Il faut que ça passe tout seul... Att... schim !...

— Essayez-en, je ne vous dis que ça... Et ce soir, demain matin au plus tard, vous ne vous souviendrez plus de votre rhume. Ça coûte un franc, un franc cinquante ; et après la poudre, en quantité suffisante pour guérir dix rhumes, au moins, il vous reste une charmante tabatière à filets d'argent.

— Oh ! alors, s'il ne vous faut que ça pour... Att... schoum !... tschim... tsch !... pour vous faire plaisir... a... att... sch !... j'essaierai.

Et tout en causant de ce coryza nous arrivons en face d'une pharmacie. J'entrai.

— Bonjour, monsieur, est-il vrai qu'il existe une poudre à priser, contre le rhume de cerveau, et qui fait merveille ?

— Excellente, monsieur... voilà !...

Et l'on me remit, en effet, une mignonne tabatière sur laquelle on lisait : « Poudre à priser contre le rhume de cerveau. Efficace surtout au début de l'affection. Il suffit d'en priser fortement à cinq ou six reprises, à vingt minutes d'intervalle ».

Je ne sais trop ce que cette boîte contient : des herbes aromatiques pulvérisées, quelques petits secrets du métier et toutes sortes de bonnes choses qui dégagent un parfum délicieux. On en mangerait.

Le fait est qu'après quelques prises, qui chaouillent agréablement la muqueuse, il pleut, il neige, il dégèle à tout rompre ; c'est une vraie

débâcle. Mais au bout de trois ou quatre heures, le nez se calme, la tête semble s'alléger... tout a disparu comme par enchantement.

Essayez !

LOUIS MONNET.

La pratique et les dangers du journalisme. — Renseignements à l'intention de ceux qui tiennent à éviter des ennuis et des procès, par L. Egger, Bienne. Prix fr. 1.50. En vente dans les librairies, les kiosques et chez l'auteur.

Brochure renfermant une foule de renseignements indispensables à tous ceux qui, à quelque titre que ce soit, écrivent dans les journaux. L'auteur montre aussi, à l'appui d'exemples nombreux, comment on peut éviter une condamnation judiciaire tout en disant la vérité. On peut dire de cette brochure qu'elle comble une lacune.

Nos cousins de Provence.

Nous ne savons pourquoi, mais il nous a toujours semblé qu'il y avait quelque parenté entre notre pays de Vaud et la Provence.

Ne sont-ils pas tous deux de bien beaux pays ? Ne sont-ils pas tous deux amis du soleil ? Il est, là-bas, c'est vrai, un peu plus chaud que chez nous ; il aime à passer l'hiver au berceau de Mistral ; mais, au bon temps, ses rayons n'enlacent pas de caresses plus amoureuses les mûriers et les oliviers que les ceps de nos coteaux.

Et, dans le peuple, n'est-ce pas cette même indolence, cette même insouciance du lendemain, cette même joie de vivre, privilège des enfants d'un sol généreux ?

Puis, là-bas, la pente n'est-elle pas tournée vers le Rhône, qui leur vient de chez nous, comme elle l'est ici vers le lac resplendissant, première étape du fleuve dans sa course vers la Provence et la mer ? Et croyez-vous qu'il ait déjà perdu le souvenir de nos grands monts neigeux, le Rhône, lorsqu'il sourit aux alpillées ensoleillées ? Croyez-vous que, sur ses ondes, déjà se soit effacée l'image de nos vieux manoirs, lorsque vient s'y refléter celle du palais des papes ? Croyez-vous que déjà, pour lui, se soit tu l'écho de nos monferries et des chants de nos vendangeuses, lorsque celui de la farandole et des chants des magnanarelles l'arrête au passage ?

Enfin, les philologues vous diront qu'il y a une certaine parenté entre le provençal, la langue de Mistral, de Roumanille, d'Aubanel, qui tient ferme au poste, et notre bon vieux patois, qui s'en va, que nous ne savons plus défendre.

La Provence est aux Provençaux, et pour longtemps encore. Bientôt, le pays de Vaud ne sera plus aux Vaudois s'ils n'y veulent.

Mais passons un moment la parole au chanteur et au vaillant défenseur de la Provence, à Mistral. Il va nous dire quelques mots de son enfance.

*

« ... Mon enfance première se passa donc au Mas, en compagnie des laboureurs, des faucheurs et des pâtres, et quand, parfois, passait au Mas quelque bourgeois, de ceux-là qui affectent de ne parler que français, moi, tout interloqué et même humilié de voir que mes parents devenaient soudain révérencieux pour lui, comme s'il était plus qu'eux :

« — D'où vient, leur demandais-je, que cet homme ne parle pas comme chez nous ?

« — Parce que c'est un Monsieur, me répondait-on.

« — Eh bien ! faisais-je alors d'un petit air farouche, moi, je ne veux pas être Monsieur.

« ... J'aimais bien mieux aller avec le Papoty, notre maître-valet, quand, derrière la charrue tirée par ses deux mules, les mains au mancheron, il me criait, patelin :

« — Petiot, viens vite, viens. Je t'apprendrai à labourer.

« Et de suite, nu-pieds, nu-tête, émoussillé, me voilà dans le sillon, trotinant, farfouillant, le long de la tranchée, pour cueillir les primevères ou les muscaris bleus, que le soc arrachait.

« — Ramasse des colimaçons, me disait le Papoty.

« Et quand j'avais les colimaçons, une poignée dans chaque main :

* Les quelques lignes que voici sont extraites des « Mémoires » de Mistral.

« — Maintenant, me faisait-il, avec les colimaçons, tiens, empoigne les cornes du manche de la charrue.

« Et comme, moi crédule, avec mes petits doigts, je prenais les mancherons, lui, pressant de ses doigts rudes mes deux mains pleines d'escargots qui s'écrabouillaient dans ma chair :

« — A présent, me disait le valet de labour en riant aux éclats, tu pourras dire, petit, que tu as tenu la charrue !

« On m'en faisait, ma foi, de toutes les couleurs. C'est ainsi que, dans les fermes, on déniaise les enfants. Quelquefois, en venant de traire, notre berger Rouquet me criait :

« — Viens, petit, boire à même dans le *piou*.

« Le *piou* est l'ustensile, de poterie ou de bois, dans lequel on trait le lait... Ah ! quand je voyais le trayeur, suant, les bras troussés, sortir de la bergerie en portant à la main le vase à traire écumant, plein de lait jusqu'aux bords, j'accourrais, affriolé, pour le humer tout chaud. Mais, sitôt qu'à genoux je m'abreuvais à la « seille », paf ! de sa grosse main, Rouquet m'y faisait plonger la tête jusqu'aux cou ; et, barbotant, aveugle, les cheveux et le museau ruisselants, ébouriffés, je courais, comme un jeune chien, me vautrer dans l'herbe et m'y essuyer, en jurant, à part moi, qu'on ne m'y attraperait plus... jusqu'à nouvelle atrape.

« ... C'est ainsi que commença, au milieu des gouailleries de nos travailleurs des champs (et je n'en ai point regret), mon éducation d'enfance.

« Comme il était gai, comme il était sain, ce milieu de laboureurs rustiques !

« ... Quand, pour dîner ou pour souper, les hommes, l'un après l'autre, entraient dans le Mas, et venaient s'asseoir, chacun selon son rang, autour de la grande table, avec mon seigneur père qui tenait le haut bout, celui-ci, gravement, leur faisait des questions et des observations, sur le troupeau et sur le temps et sur le travail du jour, s'il était avantageux, si la terre était dure ou molle, ou en état. Puis, le repas fini, le premier charretier fermait la lame de son couteau et, sur le coup, tous se levaient. »

Et, maintenant, ne pensez-vous pas que si jamais l'envie prenait à Mistral de nous faire une petite visite, il se trouverait ici un peu comme en famille. Nous avons sous les yeux un des ses portraits : vrai, l'on dirait une tête de chez nous. Ce n'est-il donc jamais venu à notre Fête des Vignerons ! Ce n'est pas seulement pour les *messieurs*, que nous la célébrons.

Théâtre et Variétés.

Au Théâtre, c'est toujours *Napoléon* qui tient l'affiche. Mais la clôture de la saison approche et le petit Caporal, tout comme un autre, doit céder la place ; l'Opéra est dans la coulisse, qui n'attend que ce moment pour entrer en scène. — Demain, dimanche, encore deux représentations de *Napoléon*, en matinée et le soir.

*

Au Kursaal, depuis hier, spectacle tout nouveau. Comme morceau de résistance, une comédie en un acte du Théâtre libre d'Antoine, *La Matérielle*, puis un illusionniste, *Verdin*, puis les *Raphaël-Collombel*, duettistes fameux ; puis les *Cinq Harvonnas*, pantomimistes-acrobates.

Les Sociétés.

Ce soir, au Théâtre, XVI^e soirée annuelle de *La Muse*, avec un programme des plus copieux et des plus intéressants. Une salle archi-comble.

Demain soir, dimanche, à la Maison du Peuple, concert par *La Choralia*, avec le concours du *Photo-Club*. Projections musico-lumineuses.

Mardi soir, à la Maison du Peuple également, concert par *La Castillanè*, orchestre symphonique d'amateurs, dirigé par M. B. Weiss, deuxième directeur de l'Orchestre symphonique de Lausanne. M^{me} Lehr, mezzo-soprano, M. Weiss, violoniste, MM. Hartung et Klein, pianistes, donnent leur concours.